Document généré le 25 avr. 2024 17:03

Jeu
Revue de théâtre

Lettres de France

Diane Miljours

Numéro 46, 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27746ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Miljours, D. (1988). Lettres de France. *Jeu*, (46), 119–122.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

lettres de france

Paris, le 20 septembre 1987

Chers amis et chères amies,

Cette lettre vous parvient bien de France mais je vous l'envoie pour vous raconter surtout le bref séjour que j'ai fait en République Fédérale d'Allemagne pour assister au Festival Théâtre du Monde qui a eu lieu à Stuttgart du 17 au 28 juin 1987. Le plaisir d'habiter Paris, c'est aussi celui de la proximité : pouvoir aller n'importe où en Europe en quelques heures seulement...

Malgré le temps écoulé, j'ai envie de vous parler de ce que j'ai vu en R.F.A. parce que certains de ces spectacles à grand déploiement ont encore une longue carrière devant eux, ne serait-ce qu'à l'intérieur des nombreux festivals qui se tiennent un peu partout dans le monde.

À cause d'une question d'horaire, le seul spectacle que j'aie pu voir le jour de mon arrivée à Stuttgart a été... *C'est dimanche* de Jérôme Deschamps, dont j'ai déjà parlé dans une lettre parue dans *Jeu* 44. On va croire que je suis abonnée à ce théâtre «aux mines patibulaires». Pourtant non, car, bien qu'attirée par le burlesque, je continue d'être troublée par ce mélange du vrai et du faux, du drôle, du pitoyable et du pathétique.

Parenthèse : j'ai vu aussi *les Petits Pas* de cette compagnie au Festival d'Avignon en juillet dernier. Ce spectacle, repris au Théâtre des Bouffes du Nord de Paris, du 26 novembre au 23 décembre 1987, puise davantage à cette ambiguïté. Il utilise en alternance des interprètes professionnels jouant des numéros absurdes et drôles et quelques vieux et vieilles — réels — qui viennent régulièrement pousser la chansonnette. Bizarrement, ce n'est pas face aux vieillards sereins, à l'aise, charmants et bien contents d'être là que j'ai éprouvé du malaise... Fin de la parenthèse avignonnaise et retour à la case départ : Stuttgart.

Quel public que celui du Festival Théâtre du Monde! À faire rêver tous les directeurs de compagnies ou les propriétaires de salles. Celles du Festival étaient toujours pleines à craquer et, sauf pour la parade de costumes volontairement moche et ratée de Pat Olesko (États-Unis) présentant *The Soirée of O*, elles le restaient entièrement. D'ailleurs, je soupçonne Olesko de pousser l'excentricité jusqu'à provoquer elle-même son public à sortir à pleines portes. Tout ça avec un air de dire : «Voilà jusqu'où peut aller la performance...» Comment expliquer autrement la mauvaise qualité technique des films présentés à l'intérieur du spectacle et la voix étouffée et inaudible de l'interprète?

Quelle différence avec Jeanne Moreau dans *le Récit de la servante Zerline*! (Un autre spectacle à l'affiche à Paris jusqu'au 8 novembre 1987, au Théâtre de l'Atelier, pendant le

Le Récit de la servante Zerline : «Mais il y a Jeanne Moreau.»

Festival d'automne.) Ce texte de Hermann Broch mis en scène par Klaus Michael Grüber est, comme son nom l'indique, un récit, tout simplement. Un peu ennuyeux même, malgré sa théâtralisation. On le lirait presque plus volontiers qu'on ne l'écoute. Mais il y a Jeanne Moreau. Et le charme opère. Même sur les spectateurs qui, tout en connaissant parfois le texte allemand, ne comprenaient pas le français. Nous étions tous redevenus des adolescents et des adolescentes fascinés par son «sourire énigmatique», tant célébré depuis *Jules et Jim*. Un sourire et des yeux à vous faire fondre même à distance. Une voix à reconnaître entre mille, que Jeanne Moreau parle ou qu'elle chante. Une grâce dans le geste et la démarche. Une présence envoûtante. Si ensorceleuse que ce n'est qu'après d'innombrables saluts et révérences réclamés par des applaudissements généreux et soutenus que l'on réalise qu'elle aurait pu, comme on dit, réciter le bottin téléphonique. Nous aurions été subjugués de la même manière!

Parmi les autres spectacles, j'en retiendrai brièvement quatre — tous en langue étrangère — qui mériteraient bien d'être vus par le public québécois. À la prochaine Quinzaine internationale du théâtre de Québec peut-être?

Alceste d'Euripide/Müller/Wilson montée par Robert Wilson. Trois heures et demie de surprises, d'émotions et d'enchantement visuel et sonore.

George Coates Performance Works, *Actual Shō* (Californie). Quand l'Ouest américain nous

rappelle qu'il est la patrie de la superproduction hollywoodienne et nous laisse imaginer ce que pourrait aussi faire l'équipe de l'Écran Humain avec des milliers de dollars de plus.

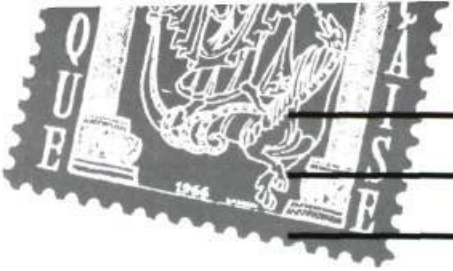
Le Cerceau du Théâtre Taganka de Moscou. Le résultat magistral de trois années d'étroite collaboration entre Victor Slavkin, l'auteur, Anatoly Vasilyev, le metteur en scène, et sept comédiens et comédiennes de théâtre et de cinéma, tous chevronnés et tous assez confiants dans l'aventure pour se mettre à travailler quotidiennement en atelier d'expérimentation.

Les Bacchantes d'après Euripide. De Tadashi Suzuki, un rituel sobre et classique avec juste ce qu'il faut d'excès pour bien marquer la tension dramatique. Et au-dessus des choeurs, des gestes et des voix, au-devant de la scène et des scènes, une actrice formidable, Kayoko Shiraishi.

Voilà quelques notes en écho de Stuttgart. Je vous parlerai bientôt des festivals d'Avignon et d'Edimbourg. D'ici là, portez-vous bien.

diane miljours

Le Cerceau, produit par le Taganka Studio. Photo : V. Plotnikova.



Paris, le 7 octobre 1987

Je suis allée voir aujourd'hui, à la Cartoucherie de Vincennes, *l'Indiade ou l'Inde de leurs rêves*.

Pour nous raconter l'Inde, de 1937 à 1948, l'équipe du Théâtre du Soleil utilise une recette déjà éprouvée avec *l'Histoire terrible mais inachevée de Norodom Sihanouk, roi du Cambodge*. Le spectateur suit l'Histoire presque à la trace, à l'aide du programme où il retrouve juste ce qu'il faut de dates, de noms et de détails pour bien comprendre les grandes lignes du combat mené par Gandhi, Nehru, Jinnah et tant d'autres leaders soit pour l'indépendance, soit pour l'union, soit pour la partition de l'Inde.

Tous les Indiens, hommes et femmes ayant vécu le drame qui a vu le Pakistan naître de l'Inde, le Pendjab et le Bengale être tranchés en deux, les Hindous et les Musulmans s'entretuer, aimaient passionnément la terre qu'ils habitaient. Cette entreprise théâtrale parle aussi d'amour, le texte et la mise en scène en témoignent largement. Trop parfois. Comme si le respect et l'attachement évident que Cixous et Mnouchkine portent aux personnages et à l'Inde les avaient empêchées de prendre quelques raccourcis nécessaires. Mais les longueurs et les redites du discours politique n'entachent pas les moments forts comme les rencontres très touchantes entre Gandhi et Nehru, et le monologue amoureux de Gandhi après la mort de sa femme.

Le texte est bien celui d'une femme qui invente ce personnage d'errante bengalie, double favorable et amical de l'auteure pour les spectateurs et spectatrices, qui parle ouvertement de sentiments même lorsqu'il est question de politique et qui évoque toujours nommément hommes et femmes dans son discours, cernant ainsi de près la réalité de ce pays où la lutte politique est menée également par les deux sexes.

C'est avec un plaisir un peu complice que j'ai retrouvé l'équipe et l'esprit du Théâtre du Soleil. Comme toujours, Ariane Mnouchkine, grande patronne des lieux, nous accueille au guichet et nous salue en nous raccompagnant à la fin; les acteurs, actrices et techniciens, en dehors de la représentation, vendent, derrière leurs comptoirs, bouffe, livres et affiches avant le spectacle et à l'entracte... Le spectacle dure cinq heures et comprend un goûter indien. J'y ai retrouvé Georges Bigot surtout, qui jouait déjà Sihanouk, campant un Nehru très touchant dans ses tiraillements et ses déchirements, et Andrés Pérez Araya, si vrai, si juste et si émouvant, lui aussi, en Gandhi, qu'on n'imagine plus autrement le Mahatma tant le jeu plein de fines nuances et d'humour de ce comédien va droit au coeur et à l'intelligence.

Il paraît que Mnouchkine se répète. Peut-être. Mais tant qu'elle le fera en regroupant autour d'elle de tels acteurs et de tels artisans (l'éclairage, le décor, les costumes et la musique sont superbes), j'adhérerai encore à ce théâtre épique.

diane miljours